

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 27 (1969)
Heft: 4

Artikel: La théorie de la valeur de Marx aujourd'hui
Autor: Pult, Guido
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La théorie de la valeur de Marx aujourd'hui

Guido Pult,
Hauterive

INTRODUCTION

1. Quand un économiste orthodoxe s'occupe de Marx, il s'empresse généralement de signaler qu'il ne s'intéressera pas aux aspects non strictement économiques de sa doctrine. Je suis convaincu que par cela il se condamne au départ à ne pas comprendre ce qu'il veut analyser. De même, il n'est pas possible de comprendre l'œuvre d'un économiste orthodoxe sans la rapporter à son fondement extra-économique. Sur ce point la différence entre celui-ci et Marx est que ce dernier était conscient de l'existence de ce fondement. Pour commencer je voudrais donc rappeler le point de vue qui donne et qui emprunte un sens aux analyses économiques de Marx.

En essayant de repérer les facteurs qui pouvaient expliquer le mouvement de l'histoire, Marx avait été amené à porter son attention sur les rapports entre les classes sociales. A la rigueur il s'agissait d'identifier — en les différenciant selon le critère du type de moyen de production qu'elles possédaient — les différentes classes qui étaient apparues au cours de l'histoire et de les étudier d'un double point de vue : synchronique et diachronique.

a) Il fallait d'abord analyser les rapports intervenant entre les différentes classes sociales à une époque donnée. Cela permit à Marx de mettre en lumière que ces rapports étaient normalement des rapports de domination et cela aussi bien au niveau économique qu'idéologique. La domination économique s'exprimait par le fait qu'une classe (ou plusieurs) s'appropriait une partie du produit créé par une autre. Marx lui donna le nom d'exploitation. La domination idéologique consistait à administrer (sous forme de droit, religion, morale, etc.) une vision du monde déformée par la nécessité de couvrir l'exploitation, en la dissimulant ou en la présentant comme naturelle, c'est-à-dire inévitable.

Aux différentes classes dominantes qui se sont succédé au cours de l'histoire correspondaient autant de manières différentes d'exploiter les opprimés, autant de différents « rapports de production » de classe. Et chaque type de rapports de production était normalement associé à un niveau très différent de « forces productives » (par cette expression il faut entendre l'ensemble des ressources humaines et matérielles de la collectivité). Dans deux cas limite le niveau de développement des forces productives excluait techniquement l'existence de rapports de production de classe :

quand il était tellement bas que l'homme ne pouvait pas dégager un produit supérieur aux besoins de sa subsistance et quand il était tellement élevé que la production pouvait se faire presque exclusivement par des machines, sans la participation du travail. En effet soit l'absence de surproduit soit l'absence de travail rendent évidemment impossible l'exploitation et donc l'existence de classes au sens marxien habituel.

b) Il s'agissait dès lors de déceler à l'intérieur de chaque mode de production les facteurs déséquilibrants qui pouvaient rendre compte de la transition d'un mode à l'autre. Marx fonda alors l'hypothèse que la clef de l'explication résidait dans la relation entre forces productives et rapports de production :

« A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale »¹.

2. Marx rapporta ce modèle interprétatif à l'histoire humaine à partir de ses origines. Toutefois en ce qui concerne la période précapitaliste ses études restèrent inachevées et fragmentaires. S'il arriva à construire une typologie des modes de production, on ne peut pas dire qu'il soit parvenu à une explication vraiment satisfaisante de la transition d'un mode à l'autre². Dans l'étude du mode de production capitaliste — à laquelle il consacra la plus grande partie de ses forces — Marx se heurta à une difficulté particulière: dans les rapports entre les classes intervenaient des mécanismes comme celui du marché et celui de l'accumulation du capital, dont le fonctionnement était si complexe que son analyse avait donné lieu à une nouvelle science, l'économie politique. C'est ainsi que cette science représente un point de passage obligé dans la pensée de Marx.

En utilisant la clef de l'économie politique, Marx révéla d'une part que le système capitaliste était basé lui aussi sur l'exploitation; cela est expliqué par la théorie de la valeur. D'autre part il montra comment dans le système existaient des facteurs déséquilibrants qui l'auraient conduit à une situation chronique d'utilisation insuffisante des forces productives. C'est la théorie des crises.

Sous l'action des mêmes facteurs qui devaient provoquer la crise économique, les rapports de classe allaient s'exaspérer jusqu'au renversement du système. Un nouveau mode de production aurait alors émergé qui devait permettre la pleine utilisation des forces productives et leur développement jusqu'au point où le temps de travail nécessaire aurait eu une dimension dérisoire. Dans ces conditions, l'activité de l'homme ne

¹ K. MARX: *Contribution à la critique de l'économie politique*, préface, Paris, 1957, p. 4.

² Cf. notamment K. MARX: *Grundrisse der Kritik des politischen Ökonomie*, Berlin, 1953, p. 375/415 (trad. française dans K. MARX, *Œuvres*, t. II, Paris 1968, p. 312/355) et pour un excellent commentaire, l'introduction de E. J. Hobsbawm à l'édition anglaise de ce fragment, New York, 1965.

serait plus subordonnée à des finalités imposées par la nature (la nécessité de se procurer les biens nécessaires à la subsistance). Tous les hommes seraient libres de choisir comment employer leur temps. En d'autres termes, l'aliénation (en tant que subordination de l'activité humaine à des finalités non choisies) serait liquidée et la véritable histoire de l'homme (dont l'essence réside dans la liberté) pourrait commencer. A partir de ce moment — on peut l'ajouter — le marxisme deviendrait une conception dépassée.

La validité de l'analyse marxienne qui relève de la science économique a été de tout temps fortement critiquée par l'école des économistes dominante dans les pays non socialistes. Cela correspond d'ailleurs aux prévisions de Marx. (Ce qui est moins conforme aux prévisions qu'il aurait pu faire est que les commentaires de ces économistes n'ont pas été somme toute plus stériles que ceux de leurs collègues des pays socialistes.) Dans ce feu d'artifice il y a eu aussi quelques attaques sérieuses. C'est de celles-ci que je voudrais m'occuper dans ce qui suit, en me bornant toutefois à la seule théorie de la valeur.

THÉORIE DE LA VALEUR

3. Pour fixer les idées, rapportons-nous au système féodal à l'époque de la corvée. Il est d'emblée évident qu'une classe, celle des serfs, est astreinte à du travail gratuit pour le seigneur. Dans un système capitaliste, par contre, il n'est pas possible de saisir à première vue un phénomène pareil. Les rapports économiques entre les classes se présentent sous la forme d'échanges de marchandises et non d'appropriation unilatérale. Et les conditions de l'échange sont apparemment réglées non par le rapport de force entre les classes (rappelons qu'à l'époque de Marx il n'y avait pratiquement pas de syndicats), mais par la loi impersonnelle de l'offre et de la demande. Mais si, dans l'expérience immédiate, nous sommes confrontés à un réseau d'échanges de marchandises, il est d'autre part clair que celles-ci sont le fruit du travail dépensé au cours du dernier cycle de production et, dans la mesure où on a eu recours à d'autres moyens de production, de travail passé dépensé pour produire ces derniers. Peut-on exprimer le réseau des échanges en termes de quantité de travail ? Si oui, on aura atteint un double résultat : d'une part, le modèle du système économique sera fondé sur des catégories plus profondes (la marchandise est réduite à ses composants), ce qui ouvrira à son tour la possibilité de découvrir des lois économiques invisibles autrement ; d'autre part on pourra décrire les caractéristiques du système dans des termes qui permettront la comparaison avec les autres modes de production, présents et futurs (car le travail est présent tout au long de l'histoire, tandis que la marchandise est une catégorie qu'on ne rencontre essentiellement que dans le capitalisme). Dans la démarche, à la rigueur, il aurait fallu d'abord construire le système des prix correspondant à la réalité immédiate et, seulement après, essayer de le réduire au système « caché ». Toutefois, Marx, dans son exposé, suit le chemin inverse et ici j'adopterai sa ligne.

4. Agréons tous les biens obtenus au cours d'une période donnée par l'ensemble des industries qui produisent des biens de production (« section I ») et appelons V_1 leur valeur totale. Procédons de même pour les industries de biens de consommation (« section II ») et appelons V_2 la valeur totale. Faisons la même opération pour les éléments du coût et pour la différence entre valeur du produit et coût. Excluons les rentes (complication inutile) et appelons, selon la terminologie de Marx et par rapport aux deux sections: « capital constant », la valeur du capital proprement dit et des matières premières consommées (c_1, c_2); « capital variable », la valeur des salaires (v_1, v_2) et souvenons-nous qu'elle est réduite à un minimum biosocial à cause de deux circonstances: l'absence de syndicats ouvriers et la présence chronique de chômage; « plus-value » (s_1, s_2) la différence entre le total des heures de travail des ouvriers et la valeur du capital variable. Tout cela est exprimé en heures de travail. En outre, supposons qu'il n'y a pas de capital fixe (le capital proprement dit utilisé est entièrement consommé au cours de la période considérée) et que le taux de rotation du capital est égal à l'unité dans les deux départements. Alors nous pouvons définir le taux de profit comme $r = \frac{s}{c + v}$. Le rapport c/v est la « composition organique » du capital et s/v le « taux de la plus-value ». Nous nous trouvons dans un régime de concurrence parfaite, avec rendements d'échelle constants, et dans des conditions de « reproduction simple », c'est-à-dire que la quantité de capital produit est juste suffisante à remplacer la quantité consommée (la plus-value est entièrement utilisée pour acheter des biens de consommation). L'introduction de l'accumulation du capital serait ici une complication inutile. En outre l'équilibre étudié correspond à la longue période marshallienne. En symboles, les conditions de la production se traduisent par les relations suivantes:

$$\begin{aligned} c_1 + v_1 + s_1 &= V_1 \\ c_2 + v_2 + s_2 &= V_2 \end{aligned} \tag{1}$$

où $v_1 + s_1 = c_2$ (ce qui reflète la situation de reproduction simple). Construisons un premier exemple numérique (tableau A) qui correspond à la théorie de la valeur qu'on trouve dans le premier livre du « Capital ».

Tableau A

	c	v	s	$c + v + s$	s/v	c/v	$\frac{s}{c + v}$
I	200	50	50	300	100%	4	20%
II	100	25	25	150	100%	4	20%
Total	300	75	75	450	100%	4	20%

Le tableau, à première vue, semble déjà nous livrer la solution du problème: si on connaît les heures de travail contenues dans le capital constant et dans le capital variable, et les heures de travail prêtées par les ouvriers, on peut déterminer sans difficulté le système des prix relatifs vers lequel tend le marché. Ces derniers seront proportionnels au travail qu'ils contiennent, c'est-à-dire, dans les mots de Marx, à leur valeur.

L'explication, toutefois, n'est pas satisfaisante. Car si elle respecte le résultat fondamental réalisé par le marché, c'est-à-dire l'égalisation du taux de profit dans les différentes industries, elle implique d'autre part comme circonstance essentielle une même composition organique du capital dans les deux départements. Or, il est bien évident que dans la réalité les conditions techniques de production diffèrent selon les industries. Si maintenant nous corrigeons l'exemple en supprimant cette restriction, nous arrivons à un résultat (tableau B) qui n'est pas plus satisfaisant. En effet, dans ce cas, pour que les prix soient proportionnels à la valeur, il faut que le taux de profit diffère selon les industries.

Tableau B

	c	v	s	$c + v + s$	s/v	c/v	$\frac{s}{c + v}$
I	200	50	50	300	100%	4	20%
II	100	100	100	300	100%	1	50%
Total	300	150	150	600	100%	2	33 $\frac{1}{3}$ %

Pour résoudre cette nouvelle difficulté, Marx admet qu'il n'y a pas de mécanisme qui assure l'égalisation du taux de la plus-value: la distribution du surproduit total entre les différents capitalistes se fait en vertu de la tendance à l'égalisation du taux de profit; elle est donc réalisée par rapport au capital total et non au seul capital variable. Ce qui signifie que les profits réalisés par les différents capitalistes ne sont pas proportionnels au surtravail des travailleurs qu'ils emploient. Donc les prix ne sont pas proportionnels aux valeurs. Au prix (p_1, p_2) ainsi calculé (cf. le tableau C), Marx donne le nom de « prix de production ».

Tableau C

	c	v	s	$V = c + v + s$	r	$p = \frac{(c + v)}{(1 + r)}$	$p - V$
I	200	50	50	300	33,3%	333	+33
II	100	100	100	300	33,3%	267	-33
Total	300	150	150	600	33,3%	600	0

5. Aujourd'hui encore, la plupart des commentateurs marxistes considèrent que la transformation des valeurs en prix de production est correcte et qu'au lieu de l'infirmier elle accroît la validité de l'analyse économique de Marx. Aux yeux du monde académique occidental — si on fait abstraction de la plupart des commentateurs français récents — habituellement elle témoigne par contre d'une faillite qui entraîne avec elle l'écroulement de la partie essentielle de l'édifice économique de son auteur. Cette dernière position se base généralement sur les critiques que Böhm-Bawerk avait déjà formulées lors de la parution du troisième livre du « Capital »¹. La théorie du prix de production (exprimée dans le troisième livre), en nous montrant que les prix ne sont pas proportionnels à la valeur, serait en flagrante contradiction avec la théorie présentée dans le premier livre. Elle révélerait l'impossibilité d'éclairer le mécanisme du marché à l'aide de l'outil démodé de la valeur-travail. Par contraste elle mettrait en lumière les mérites de la théorie « moderne », la théorie marginaliste.

L'existence d'une contradiction peut être niée en soulignant que les deux théories se rapportaient à deux situations historiques différentes². A l'appui il y a le texte de Marx: « il est entièrement conforme à la réalité de reconnaître à la valeur des marchandises la priorité non seulement théorique, mais aussi historique, sur les prix de production. Cela s'applique aux conditions où les moyens de production appartiennent au travailleur, et tel est le cas, aussi bien dans l'Antiquité que dans le monde moderne, pour le paysan propriétaire qui cultive lui-même, et pour l'artisan. Cela s'accorde aussi avec la vue que nous avons émise précédemment, d'après laquelle la transformation des produits en marchandises résulte de l'échange entre différentes communautés et non pas entre les membres d'une seule et même communauté. Ce qui vaut pour cet état primitif vaut également pour les états ultérieurs, fondés sur l'esclavage et le servage, tout comme pour l'organisation corporative des métiers, aussi longtemps que les moyens de production établis dans chaque branche ne peuvent être transférés d'une branche à l'autre qu'avec difficulté et que les différents secteurs de la production se comportent entre eux, dans certaines limites, comme des communautés ou des pays étrangers »³.

Quant à l'analyse du mode de production capitaliste, on réplique que la relation entre travail et prix décelée par la théorie du « prix de production » n'est pas du tout dépourvue de valeur heuristique. Il est vrai que du point de vue d'une industrie cette relation devient obscure. Mais si on se place du point de vue du système tout reste clair: le surproduit peut être réduit au surtravail total pompé par les capitalistes aux travailleurs et chaque capitaliste en accapare une partie proportionnellement au travail contenu dans son capital. On a ainsi révélé que derrière les rapports entre marchandises le capitalisme cache une nouvelle forme d'exploitation. En outre,

¹ Cf. E. VON BÖHM-BAWERK: *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, Berlin, 1896. La traduction anglaise de cet ouvrage (Karl Marx and the close of his system, New York, 1949) est précédée d'une utile introduction de P. M. Sweezy.

² Cf. R. L. MEEK: « Some notes on the Transformation Problem », *Economic Journal*, mars 1956; et F. ENGELS: *Ergänzung und Nachtrag zum III Buche des « Kapital »*, Berlin 1964.

³ K. MARX: *Le Capital*, III, dans « Œuvres », tome II, Paris, 1968, p. 970.

l'intervention des prix de production n'a pas d'impact sur les catégories macroéconomiques lesquelles continuent à correspondre à la valeur. Ce qui nous offre l'avantage — considérable pour l'approfondissement de l'analyse économique — de pouvoir étudier le taux de profit et la distribution du revenu sans devoir passer par le système des prix. Et c'est à ces questions macroéconomiques et à leur évolution dans le temps que Marx s'intéressait. Si Böhm-Bawerk et ses épigones avaient négligé tout cela c'était, sous l'aspect analytique, parce que leur problématique était essentiellement d'ordre microéconomique ¹.

6. La controverse née avec la critique de Böhm-Bawerk se situait au niveau des points de vue. La cohérence de la théorie du prix de production n'était pas en cause. Mais dans le monde académique on trouve une autre ligne d'attaque beaucoup plus solide bien que moins fréquente (et même absente chez les économistes français), qui met justement en question cette cohérence.

En effet l'incohérence existe et on peut la découvrir en jetant un coup d'œil au tableau C. Le schéma se rapporte à une situation de reproduction simple. Ce qui signifie qu'en termes physiques le capital constant consommé doit correspondre exactement au capital constant produit. Leur prix doit donc être égal. Or notre schéma ne respecte pas cette condition (le prix du capital constant produit est de 333 tandis que celui du capital constant consommé est de 300). L'erreur consiste évidemment en ceci: d'une part on affirme que les biens sont échangés à leur prix de production et non à leur valeur, mais d'autre part on applique ce critère seulement quand ils figurent comme le résultat de la production (outputs); quand les mêmes biens représentent les éléments du coût (inputs) on continue à les évaluer à leur valeur.

En réalité Marx lui-même était conscient de la contradiction et de la voie qu'il fallait suivre pour la résoudre:

« Primitivement, nous avons supposé que le coût d'une marchandise était égal à la *valeur* des marchandises consommées dans sa production. Mais, pour l'acheteur, le prix de production d'une marchandise en est le coût de production et c'est comme tel qu'il peut donc entrer dans les prix d'autres marchandises. Comme le prix de production peut différer de la valeur d'une marchandise, le coût de production de celle-ci renfermant ce prix de production d'une autre marchandise peut lui aussi se trouver au-dessus ou au-dessous de cette partie de sa valeur globale dérivée de la valeur des moyens de production consommés. Il faut avoir à l'esprit cette signification modifiée du coût de production et se rappeler qu'une erreur est toujours possible quand, dans un secteur de production particulier, le coût de production de la marchandise est identifié à la valeur des moyens de production consommés » ².

Toutefois il estimait que « pour la présente analyse il est inutile d'insister sur ce point » ³. S'il pouvait se contenter de cela c'est qu'il croyait que l'élimination de

¹ Cf. par exemple J. MARCHAL: *Deux essais sur le marxisme*, Paris, 1955, p. 89.

² *Le Capital*, III, éd. citée, p. 957.

³ *Ibid.*, p. 957.

l'erreur n'aurait pas modifié les résultats globaux: « il y a toujours compensation: pour trop de plus-value dans telle marchandise il y a, dans telle autre marchandise, trop peu de plus-value, si bien que les écarts entre les valeurs et les prix de production se compensent réciproquement »¹.

7. Celui qui le premier essaya de corriger le schéma des prix de production et de vérifier si l'hypothèse d'invariabilité des catégories macroéconomiques était exacte, fut Bortkiewicz². Son explication se basait sur un modèle à trois sections (à côté des deux sections habituelles il insérait celle qui produit les biens de luxe). Mais si nous la rapportons au schéma à deux secteurs et si nous supposons que pour chaque section il n'y a qu'un seul bien qui est produit, nous l'aurons simplifiée sans entamer l'essentiel. Bortkiewicz définit le prix de production comme le facteur par quoi il faut multiplier la valeur pour obtenir le prix total vers lequel tend le marché. Nous pouvons appeler les deux prix de production x_1 et x_2 . Contrairement au schéma de Marx (tableau C) nous devons exprimer dans ces prix aussi les éléments du coût. Quant au taux de profit, nous avons vu que pour Marx il correspondait au rapport entre la plus-value totale et la valeur du capital total, de manière qu'il fût connu indépendamment des prix. Le raisonnement reposait sur l'hypothèse d'invariabilité des catégories macroéconomiques. Mais maintenant qu'il s'agit de vérifier la validité de cette hypothèse, nous ne pouvons plus l'admettre comme vraie déjà au départ. Donc nous devons considérer le taux de profit comme une inconnue. En suivant la ligne de Bortkiewicz nous pouvons alors écrire le système suivant:

$$\begin{aligned}(c_1x_1 + v_1x_2)(1 + r) &= V_1x_1 \\ (c_2x_1 + v_2x_2)(1 + r) &= V_2x_2\end{aligned}\tag{2}$$

Il y a deux équations pour trois inconnues. Afin de rendre égal le nombre des équations et des inconnues, ce qui est nécessaire pour déterminer ces dernières, exprimons les prix en termes de biens de consommation. C'est-à-dire que le prix de production des biens de consommation devient $x_2/x_2 = 1$, tandis que celui des biens de production devient $x_1/x_2 = y$. Il est évident que cela n'affecte pas les prix relatifs et c'est à ceux-ci que nous nous intéressons. Nous aboutissons ainsi au système suivant:

$$\begin{aligned}(c_1y + v_1)(1 + r) &= V_1y \\ (c_2y + v_2)(1 + r) &= V_2\end{aligned}\tag{3}$$

¹ Ibid., p. 953.

² L: VON BORTKIEWICZ: « Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozial-Politik* (XXIII, n° 1, 1906; XXV, nos 1 et 2, 1907) et « Zur Berichtigung der grundlegenden theoretischen Konstruktion von Marx im dritten Band des « Kapital », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, juillet 1907 (trad. française dans Cahiers de l'I.S.E.A., série S, n° 1, janvier 1959.) Ces articles ont été redécouverts par P. M. SWEEZY dans *Theory of Capital Development*, New York, 1942, p. 109 et suiv. Par la suite, ils ont donné lieu à de nombreuses études en langue anglaise, parmi lesquelles se distingue par sa rigueur celle de F. SETON: « The 'Transformation Problem' », *Review of Economic Studies*, n° 65, juin 1957.

Il est maintenant facile de constater que l'invariabilité des grandeurs macroéconomiques n'était qu'une illusion. Prenons par exemple le produit total brut: on voit tout de suite que son expression en termes de prix de production sera égale à la somme des valeurs seulement si le prix des biens de production est égal à l'unité, c'est-à-dire si le prix total est égal à la valeur. Mais nous savons déjà que cela ne peut arriver que dans le cas exceptionnel où la composition organique du capital est la même dans les deux départements. On pourrait garder l'espoir que la variation absolue des grandeurs macroéconomiques n'affecte pas les rapports entre elles et en particulier le taux de profit. Avant de calculer ce dernier, rappelons que nous nous trouvons dans une situation de reproduction simple. La masse des profits sera donc égale à ce qui reste du produit brut de la section II après la défalcation de la masse salariale. Le taux de profit, calculé en tant que rapport entre grandeurs macroéconomiques exprimées en prix, sera le suivant:

$$r = \frac{V_2 - (v_1 + v_2)}{y(c_1 + c_2) + v_1 + v_2} \quad (4)$$

Nous constatons immédiatement que ce rapport sera égal à celui correspondant exprimé en valeur, encore une fois seulement à la condition tautologique que le prix total des biens de production soit égal à la valeur.

Le développement de Bortkiewicz donne raison à Marx en ce qu'il confirme que la relation entre le monde des marchandises et celui du travail peut être décelée et quantifiée. Mais d'autre part il lui donne tort quant à la possibilité de réduire entièrement les marchandises à du travail même en ce qui concerne les grandeurs macroéconomiques. Désormais il paraît ainsi impossible de conduire l'analyse économique sans passer par l'interférence complexe du système des prix. Il est vrai que la contribution de Bortkiewicz exigeait quelques perfectionnements, notamment celui de l'extension à un système composé d'une multitude d'industries. C'est ce qu'a fait Seton¹. Pourtant après cela il semblerait qu'on puisse affirmer — comme l'a fait Blaug récemment — que le dernier mot sur la question ait été dit².

En réalité une telle conclusion serait hâtive. Dans la solution de Bortkiewicz comme dans la contribution de Seton il y a un point fondamental qui reste à éclaircir: c'est la nature de la relation entre prix de marché (de longue période) et travail contenu. Chez Bortkiewicz, cette relation donnée par le prix de production est exprimée dans des termes tautologiques: si nous connaissons la quantité de travail contenu dans une marchandise et le prix du marché de celle-ci, la relation entre celui-ci et la première, c'est-à-dire le prix de production — correspond à leur rapport. Cette optique est suffisante pour montrer que les grandeurs macroéconomiques ne correspondent pas à leur valeur. Nous sommes par contre obligés de l'abandonner si nous voulons savoir comment le travail entre dans la détermination du prix.

¹ Op. cit.

² M. BLAUG: *Economic Theory in Retrospect*, Londres, 1968, p. 295.

8. Ce dernier développement a été apporté récemment par Sraffa¹. La solution de Sraffa se base sur un système multisectoriel et suppose que les salaires soient payés à la fin de la période considérée. Mais nous pouvons l'appliquer sans inconvénients au schéma avec deux industries et salaires avancés utilisé dans le paragraphe précédent. Pour les raisons que l'on vient de voir, les prix de production sont appelés à disparaître. En outre, au lieu de suivre le chemin marxien qui va des valeurs au prix, parcourons le chemin inverse. A la place du produit des valeurs par les prix de production nous devons donc mettre son équivalent, le produit de la quantité de marchandise par son prix. (En ce qui concerne le capital variable il s'agira alors de remplacer sa valeur par le nombre d'heures de travail multiplié par le taux de salaire.) Renonçons — pour être plus près de la solution générale de Sraffa — à expliciter le contenu du salaire. Comme il deviendra clair par la suite, nous pouvons alors restreindre notre attention à une seule industrie. Prenons celle qui produit le bien de production que nous pouvons appeler a . Désignons par A le produit brut physique, par k la proportion dans laquelle il est utilisé pour sa propre production; par L_{a_1} les heures de travail, par w le taux de salaire et par p_a le prix. La première équation du système (2) se transforme ainsi dans l'équation suivante:

$$(kAp_a + L_{a_1}w)(1 + r) = Ap_a \quad (5)$$

Nous voyons que le prix total de la marchandise peut être désagrégé en deux parties: $L_{a_1}w(1 + r)$ et $kAp_a(1 + r)$. Or, si cette opération est possible pour A , elle doit l'être aussi pour le résidu $kAp_a(1 + r)$, pour le résidu de marchandise qui reste après ce deuxième pas, et ainsi de suite. Répétons l'opération pour un nombre de fois n suffisant pour que le résidu de marchandise devienne négligeable. Appelons les quantités de travail qui apparaissent successivement $L_{a_2}, L_{a_3} \dots L_{a_n}$ (elles correspondent à $kL_{a_1}, k^2L_{a_1}, \dots, k^{n-1}L_{a_1}$). Nous aboutissons ainsi à l'équation suivante:

$$L_{a_1}w(1 + r) + L_{a_2}w(1 + r)^2 + \dots + L_{a_n}w(1 + r)^n = Ap_a \quad (6)$$

Si, dans un système multisectoriel nous appliquons le même procédé à toutes les industries, nous arriverons à un système d'équations qui ont exactement la même forme que l'équation (6). Dans la partie de gauche elles se différencieront les unes des autres seulement par les quantités de travail dépensées dans les différentes époques.

Le secret de la divergence entre valeurs et prix est ainsi révélé: les prix ne sont pas proportionnels au simple travail contenu ($L_{a_1} + L_{a_2} + \dots L_{a_n}$) parce que l'interférence du taux de profit fait que l'impact d'une heure de travail sur le prix est différent selon l'époque où elle a été fournie. C'est comme si le taux de profit formait autour de chaque heure de travail une écorce dont l'épaisseur augmenterait avec le temps de manière à les différencier selon leur âge. Ainsi ce n'est que si nous datons les heures de travail, en les pondérant par cette écorce, que leur addition nous donnera le prix. Et le rapport de prix entre marchandises différentes sera donc proportionnel à ce travail contenu « daté ».

¹ P. SRAFFA: *Production of Commodities by means of Commodities*, Cambridge, 1960, ch. VI.

Ce résultat a été obtenu pour une situation où il n'y a que du capital circulant. Il est important de souligner que — comme Sraffa le montre — dans le cas du capital fixe la réduction n'est pas possible.

9. La réduction des prix au travail incorporé daté facilite énormément l'étude des effets que la variation du taux de profit a sur les prix. Mais elle ne peut pas nous aider dans l'analyse macroéconomique. Si nous exprimons les catégories macroéconomiques en termes de travail incorporé daté nous nous trouverons confrontés à des grandeurs qui contiennent déjà le taux de profit. Ce qui signifie qu'elles supposent justement ce que nous voulions déterminer grâce à elles. Cela semblerait ainsi confirmer qu'il n'est pas possible d'étudier la distribution du revenu entre capitalistes et travailleurs sans éviter l'entrave du système des prix.

Avant de continuer il faut signaler que la méthode pour l'étude de la distribution du revenu fondée sur les catégories macroéconomiques n'est pas la seule que l'on trouve chez Marx. Il y en a une autre : celle qui résulte clairement du passage suivant :

« Le capital investi dans certains secteurs de la production a une composition moyenne, c'est-à-dire exactement ou approximativement la composition du capital social moyen. Dans ces secteurs, le prix de production des marchandises coïncide exactement ou approximativement avec leur valeur exprimée en monnaie. En l'absence de toute autre, ce serait la seule manière d'atteindre la limite mathématique. La concurrence répartit le capital social entre les différents secteurs de la production de telle sorte que les prix de production dans chaque secteur sont constitués sur le modèle de ceux qui existent dans les secteurs de composition moyenne. Mais ce taux de profit moyen n'est rien d'autre que le pourcentage de profit dans ce secteur de composition moyenne, où, par conséquent, le profit coïncide avec la plus-value. Dans tous les secteurs de la production, le taux de profit est donc le même, puisqu'il est ajusté à celui des secteurs intermédiaires de la production où prévaut la composition moyenne du capital »¹.

En d'autres termes : dans une industrie dont les éléments (coûts et prix) sont toujours proportionnels à la valeur, les rapports entre ces éléments et en particulier le taux de profit ne pourraient évidemment pas être influencés par les variations de la structure des prix. D'autre part, étant donné que grâce à la concurrence dans le système il n'existe qu'un seul taux de profit, le taux de profit de cette industrie serait nécessairement égal au taux des autres².

¹ *Le Capital*, livre III, éd. citée, p. 965.

² On peut remarquer que le rôle joué par cette industrie est exactement le même que celui de la production du blé chez le premier Ricardo. Mais cet auteur, au lieu de se référer à la circonstance de la composition organique moyenne du capital, se basait sur l'hypothèse que le blé était non seulement le seul produit agricole, mais aussi son seul moyen de production (comme salaire et comme *semence*). Le taux de profit général pouvait être ainsi déterminé en calculant le rapport entre deux quantités physiques sans devoir recourir au prix. C'est l'invraisemblance de l'existence réelle d'une telle industrie qui poussa Ricardo vers la théorie de la valeur-travail qui devait selon lui permettre d'exprimer à nouveau le produit et tous les moyens de production en termes homogènes indépendants des prix. Cf. l'introduction de P. SRAFFA à *Works and Correspondence of David Ricardo*, Cambridge, 1951, tome I.

Nous pouvons étendre le raisonnement à l'étude des variations du taux de profit en fonction du taux de salaire quand les méthodes de production restent inchangées. Il s'agit naturellement d'une problématique que Marx insérait dans un cadre conjoncturel car pour lui, à long terme, les salaires devaient être reconduits à un minimum bio-social. Ce mouvement du taux de profit est alors décrit par la formule suivante:

$$r = \frac{k - v}{q + v} \quad (7)$$

où k est une constante exprimant les heures de travail direct des salariés de l'industrie de composition organique moyenne et q une autre constante qui représente les heures de travail contenues dans le capital constant de la même industrie, tandis que v est une variable exprimant la valeur des salaires. Belle découverte! pourrait s'exclamer un lecteur hâtif, tout cela ne fait que nous répéter ce que nous avons toujours su: que le taux de profit est égal au rapport entre profit et capital total. Mais il ne ferait que confondre une relation tautologique valable ex-post avec une fonction. Il faut avoir présent à l'esprit qu'avant la découverte de cette industrie particulière il ne nous était pas possible d'écrire une telle fonction car nous devons définir les grandeurs en termes de prix, et les prix — contrairement aux valeurs — sont modifiés par les variations du taux de salaire. Dans ces conditions la relation (7) n'aurait pas été à même de déterminer le taux de profit car elle l'aurait exprimé en fonction de trois variables et non d'une seule.

Pour faciliter la suite de l'exposé, il convient de supposer que les salaires du travail direct sont payés à la fin de la période considérée — de manière qu'ils cessent de faire partie du capital — et d'écrire sous une autre forme le taux de profit général qui résulte des conditions productives de l'industrie de composition organique moyenne ¹:

$$r = R_m (1 - w) \quad (8)$$

où R_m est le taux de profit maximum de l'industrie moyenne, c'est-à-dire le taux de profit qui serait réalisé si pour la même quantité d'heures de travail le taux était nul (donc $R_m = k/q$) et w est la partie des heures de travail qui est effectivement rémunérée ($w = v/k$).

10. La méthode de l'industrie avec composition organique moyenne n'est pas correcte. Son défaut consiste en ceci, que le capital constant sera, du moins en partie, fourni par d'autres industries, des industries qui auront une composition organique différente de la moyenne; ce qui signifie que la variation du taux de salaire modifiera les prix de ces dernières et par conséquent aussi le prix du capital de l'industrie moyenne. Nous devons donc en déduire que les éléments de l'industrie moyenne sont

¹ Cf. R. L. MEEK: *Economics and Ideology and other Essays*, Londres, 1967, p. 177.

Nous disposons maintenant de $k + 1$ équations qui — si l'on suppose connu le taux de salaire — déterminent les $k + 1$ inconnues restantes. Le pas successif et essentiel consiste dans la construction d'un système imaginaire qui emploie la même quantité totale de travail et les mêmes méthodes de production du système réel mais qui utilise ces dernières dans une mesure telle que la proportion entre les différentes quantités de marchandises qui composent le produit brut total est la même qu'on trouve entre les quantités totales consommées comme moyens de production. En d'autres mots: le produit total et le capital total (et par conséquent aussi le revenu total) sont exprimés en termes d'une même marchandise composite. Pour passer du système réel à ce système imaginaire, que Sraffa appelle « système type », il faut multiplier les relations (9) par des coefficients $q_a, q_b \dots q_k$ choisis de façon à réaliser la dite proportionnalité entre produits et moyens de production. (Ici il n'est pas nécessaire de montrer comment on peut arriver à trouver ces multiplicateurs.) Le système type est alors le suivant:

$$\begin{aligned}
 q_a [(A_a p_a + B_a p_b + \dots + K_a p_k) (1 + r) + L_a w] &= q_a A p_a \\
 q_b [(A_b p_a + B_b p_b + \dots + K_b p_k) (1 + r) + L_b w] &= q_b B p_b \\
 \dots\dots\dots & \\
 q_k [(A_k p_a + B_k p_b + \dots + K_k p_k) (1 + r) + L_k w] &= q_k K p_k
 \end{aligned}
 \tag{11}$$

Parallèlement, l'équation du revenu total devient la suivante:

$$\begin{aligned}
 [q_a A - (q_a A_a + q_b A_b + \dots + q_k A_k)] p_a + [q_b B - (q_a B_a + q_b B_b + \dots \\
 + q_k B_k)] p_b + \dots + [q_k K - (q_a K_a + q_b K_b + \dots + q_k K_k)] p_k = 1
 \end{aligned}
 \tag{12}$$

Dans le système type, le rapport entre revenu total et capital total (le taux de profit maximum) ne peut pas être influencé par les variations des prix: étant donné que la structure des quantités de marchandises contenues au numérateur est la même qu'au dénominateur, une variation des prix provoque la même modification proportionnelle dans les deux grandeurs. Ce raisonnement reste vrai si nous exprimons les salaires en termes de marchandise composite et nous les déduisons du numérateur (le revenu). C'est-à-dire que le taux de profit aussi est indépendant du système des prix. Nous pouvons alors étudier ses variations en fonction des salaires par la formule:

$$r = R(1 - w)
 \tag{13}$$

où R représente le taux de profit maximum dans le système type et w la part du revenu type attribué aux travailleurs. La formule est analogue à la relation (8) qui était implicite dans l'analyse de Marx basée sur l'industrie moyenne. Mais elle ne souffre pas du défaut qui entachait cette dernière. Cela n'est pas étonnant, car supposer que la composition du produit total est égale à celle des moyens de production signifie que

pour produire ces derniers nous avons besoin des mêmes techniques de production, c'est-à-dire que si la quantité de chaque élément du coût est maintenant plus petite (car le produit est plus grand que les moyens de production), elle le sera dans une proportion qui sera la même pour tous. Par conséquent, la composition des moyens de production qui entrent dans la fabrication de ces moyens de production reste la même. Et il en va de même pour toutes les phases productives précédentes. Les circonstances productives de la marchandise type satisfont donc à la condition de répétition de la même composition organique du capital que nous avons vue être essentielle pour la correction de l'idée de l'industrie moyenne.

On pourrait remarquer qu'à part cela, la différence entre les deux solutions réside dans le fait que la base de calcul de l'une est les heures de travail tandis que celle de l'autre est une marchandise. Mais rien ne nous interdit d'exprimer le revenu et le capital du système type en heures simples de travail incorporé. Nous avons appelé le rapport entre ces deux grandeurs « taux maximum de profit ». Toutefois, étant donné qu'il correspond toujours au rapport entre les mêmes quantités physiques, il reste le même si nous supposons que le revenu entier va aux salaires, c'est-à-dire si le taux de profit est nul. Or nous savons que dans ce cas particulier [cf. la relation (6)] les prix correspondent au travail simple incorporé.

L'idée de l'industrie moyenne de Marx n'était pas correcte mais elle répondait à des circonstances vraisemblables. Par contre, le système type est correct mais invraisemblable. En quoi peut-il alors nous rendre service ? Pour répondre à la question il nous suffit de faire une seule considération : si dans le groupe d'équations (11) du système type nous supprimons les multiplicateurs, nous trouvons évidemment les mêmes solutions qu'avant ; mais les nouvelles équations ne seront rien d'autre que les équations correspondantes du système réel ; donc si, comme étalon des prix et des salaires du système réel, nous prenons le revenu net type (c'est-à-dire si nous remplaçons la relation (10) par la relation (12), ce qui ne change pas la structure des prix relatifs), le taux de profit et les prix seront les mêmes dans les deux systèmes. Nous arrivons ainsi à la conclusion que la relation entre taux de profit et salaires qui vaut pour le système type vaut aussi pour le système réel. Ce qui signifie que quand le taux de salaire (exprimé en marchandise type) varie dans le système réel, les modifications des prix qui en résultent changent le prix total de ce qui reste pour les profits et le prix total des moyens de production dans une mesure telle que leur rapport est égal au rapport correspondant existant dans le système type.

Ce résultat pourrait nous faire croire que la masse des profits réels correspond à la partie du produit net qui reste après avoir déduit la masse des salaires. Or, étant donné que le produit net type correspond à sa valeur, cela confirmerait la thèse de Marx, à savoir que les profits totaux correspondent à la plus-value. Toutefois, la prémisse du raisonnement n'est pas vraie : la masse des profits réels est constituée par des marchandises différentes de celles qui entrent dans les profits type tandis que le prix unitaire de ces marchandises et la masse des salaires sont les mêmes dans les

deux systèmes; la proportion des profits dans le revenu net correspondant ne pourra donc pas être la même. (Les profits réels pourront par contre être réduits à du travail daté, selon le procédé indiqué au paragraphe 8 et à la condition qu'il n'y ait que du capital circulant.)

Il reste néanmoins le fait fondamental que la relation entre profits et salaires décelée par Sraffa correspond exactement à celle que Marx avait trouvée sur la base d'une démonstration non correcte. Le taux de profit et les salaires sont déterminés par des circonstances étrangères au marché, c'est-à-dire par des facteurs extra-économiques. Ces facteurs sont de nature technologique en ce qui concerne la détermination du niveau du revenu net et la part de celui-ci destiné à l'entretien et à la reproduction de la force de travail. Ils sont de nature historique et sociale dans la mesure où le niveau des salaires dépasse cette part. Le taux de profit apparaît ainsi non comme le « prix des services du capital » mais comme un élément d'origine résiduelle dont la grandeur, pour des conditions technologiques données, dépend du niveau des salaires. Et les prix — conformément au schéma de Marx — sont des grandeurs qui, pour des méthodes de production et un taux de salaire donnés et pour un taux de profit prédéterminé, assurent que le produit de chaque industrie soit égal à la somme des coûts et des bénéfices ¹.

12. Le lecteur habitué à l'analyse traditionnelle sera peut-être surpris par une telle conclusion. Et il pourrait être tenté de l'expliquer par une dernière et très fréquente critique faite à la théorie marxienne de la valeur: l'absence de la considération de la demande. A cette objection il trouvera tout de suite une réponse dans le cadre de l'ana-

¹ Un exemple numérique pourra éclaircir davantage les idées. Supposons un système où il n'y a que deux industries qui produisent respectivement les biens a et b . Le produit national brut est composé de 8 unités de a et de 8 unités de b . Pour produire les 8 unités de a nous devons employer 2 unités de a , 2 unités de b et $\frac{3}{4}$ de la force de travail existante. Pour produire les 8 unités de b , il faut utiliser deux unités de a , 5 unités de b et $\frac{1}{4}$ de la force de travail totale. Ces relations technologiques peuvent être écrites comme suit:

$$\begin{array}{r} 2a + 2b + 3/4L \rightarrow 8a \\ 2a + 5b + 1/4L \rightarrow 8b \\ \hline 4a + 7b + 1L \rightarrow 8a + 8b \end{array} \quad \text{(I)}$$

En appliquant à ces relations des multiplicateurs appropriés ($4/5$ et $8/5$), nous arrivons aux relations correspondantes qu'on trouve dans le système type:

$$\begin{array}{r} 8/5a + 8/5b + 3/5L \rightarrow 32/5a \\ 16/5a + 8b + 2/5L \rightarrow 64/5b \\ \hline 24/5a + 48/5b + 1L \rightarrow 32/5a + 64/5b \end{array} \quad \text{(II)}$$

Par conséquent, le revenu net type est de $8/5a + 16/5b$ et le taux de profit maximum type de $1/3$. Si nous supposons que les salaires réels correspondent à $2/3$ du revenu type, il s'en suit que le taux de profit dans les deux systèmes est de $1/9\%$. Le système économique réel est alors le suivant:

$$\begin{array}{r} (2Pa + 2Pb) 10/9 + 3/4 \cdot 2/3 = 8Pa \\ (2Pa + 5Pb) 10/9 + 1/4 \cdot 2/3 = 8Pb \end{array} \quad \text{(III)}$$

En résolvant les deux équations nous trouvons $Pa = 43/248$ et $Pb = 14/62$. Si nous calculons les prix par la voie de la réduction à du travail daté (ce qui est possible car il n'y a pas de capital fixe), nous arrivons par approximation au même résultat. (L'exemple est emprunté à A. Bose, « The Labour Approach » and « The Commodity Approach » in Mr. Sraffa's « Price Theory », *Economic Journal*, septembre 1964, p. 722).

lyse de l'équilibre partiel: étant donné que les rendements d'échelle sont constants, la courbe de l'offre est parallèle à l'axe des abscisses et donc les variations de la demande ne peuvent pas influencer les prix. Ajoutons que comme la configuration de l'équilibre étudié s'établit sur la longue période, la circonstance des rendements constants n'est pas une hypothèse quelconque mais la seule qui soit compatible avec la situation de concurrence parfaite. Toutefois si, par contre, on se rapporte au cadre de l'analyse traditionnelle de l'équilibre général, à première vue il pourrait sembler qu'il n'y ait pas d'issue. Même en supposant les rendements constants s'il y a des moyens de production autres que le travail, le long de la frontière des possibilités de production on trouvera plus d'un taux de transformation. C'est-à-dire que la variation de la demande peut impliquer une variation des prix relatifs.

Cette dernière construction se fonde sur la fixité de la dotation totale des différents moyens de production par rapport aux variations de la demande. Mais étant donné que nous nous trouvons dans la longue période, il est beaucoup plus vraisemblable de supposer que la variation de la demande modifie non seulement la configuration des produits finaux mais aussi celle des moyens de production. Il devrait aller de soi que la dilatation de la demande de certains biens finaux et la diminution de la demande d'autres biens provoquent l'accroissement de la quantité produite de certains moyens de production et la diminution de la production d'autres et cela jusqu'au point où la quantité totale de chaque moyen de production produit corresponde exactement à ce qu'il faut pour assurer la production de la nouvelle combinaison de biens finaux.

L'adoption de ce point de vue nous permet sans difficulté d'observer ce qui se passe quand nous faisons varier la composition du produit brut total obtenu avec la même quantité de force de travail (Sraffa ne s'occupe même pas du problème): les moyens de production et le produit de chaque industrie varient dans la même proportion, de manière que la suppression de la variation laisse inchangée la valeur des inconnues; quant au système type, il reste le même. Voilà donc la réponse définitive: la demande ne joue aucun rôle dans la détermination de la distribution du revenu et des prix de longue période. Ce qu'elle détermine, c'est uniquement la quantité produite de chaque marchandise ou, pour être plus près de l'esprit de Marx, la répartition de la force de travail dans les différentes industries.

CONCLUSIONS

12. Ce qui précède nous montre que dans l'analyse marxienne de la valeur il y a effectivement des points faibles. Toutefois, contrairement à l'attitude traditionnelle du monde académique, la correction de ces points n'impliquait pas l'abandon de la théorie économique marxiste et l'adoption de la théorie marginaliste. Ce qui semblait un cul-de-sac n'était qu'une route à dégager. Par le chemin tracé par Marx on pouvait arriver à une théorie cohérente qui confirme plus qu'elle ne nie la théorie originale et la conception de l'histoire qui en résulte. Le « jeu démocratique » du marché

tend à assurer une parité de traitement entre capitalistes et entre travailleurs, mais pas (contrairement à la thèse marginaliste) entre capitalistes et travailleurs. S'il est vrai que les profits ne sont pas quantitativement réduisibles à du surtravail, ils contiennent néanmoins à représenter un surproduit accaparé par une classe et dont le rapport avec le capital est déterminé par des circonstances non économiques externes au marché. C'est-à-dire que le mode de production capitaliste aussi se fonde sur des rapports de classes objectivement antagonistes.

13. Il est naturel de se demander si ce modèle peut s'appliquer encore au monde d'aujourd'hui. Une réponse satisfaisante exigerait l'examen préalable des aspects diachroniques de la théorie économique de Marx, ces aspects que j'ai renoncé à traiter ici. Une modification d'évidence immédiate est que, conformément aux prévisions de Marx, le régime de marché, de concurrentiel qu'il était, s'est transformé en régime oligopolistique. C'est-à-dire que la tendance à l'égalisation du taux de profit rencontre des obstacles structurels dont le modèle devrait tenir compte. Toutefois, si la considération des oligopoles a des conséquences très graves pour une théorie qui explique la distribution du revenu et des prix par le jeu du bon fonctionnement du marché, il n'en va pas de même pour une ligne comme celle de Marx qui se situe au delà du marché. Dans une première approche, on peut affirmer que la relation linéaire entre taux de profit et salaires décelée grâce au système type reste valable (le système type n'est pas influencé par la forme du marché), mais que maintenant elle nous livre un taux de profit moyen d'ordre macroéconomique. Pour trouver le taux de profit de chaque industrie il s'agira de multiplier ce taux moyen par un coefficient lié au « degré de monopole moyen » existant dans l'industrie.

Il reste à savoir si la présence des oligopoles ne devient pas l'un des facteurs qui se cachent derrière la distribution macroéconomique du revenu décrite par la relation linéaire que nous connaissons. Une fois que le taux de salaire de subsistance est dépassé d'une façon permanente, comme dans le monde d'aujourd'hui, les variations du taux de profit en fonction des salaires devraient être expliquées surtout par la lutte syndicale. Peut-on alors affirmer que le passage à une situation oligopolistique n'influence pas cette lutte ? La réponse doit évidemment être négative, car il est connu que dans les nouvelles conditions — contrairement aux anciennes — les capitalistes peuvent transférer sans difficulté sur les prix la hausse nominale des salaires. (Je fais abstraction des complications qui dériveraient de la considération des relations économiques internationales.) Dans ces circonstances, il convient d'envisager le taux de profit et non plus les salaires comme une donnée. La relation linéaire entre les deux grandeurs doit donc être modifiée de manière qu'elle nous donne les salaires en fonction du taux de profit ($w = 1 - r/R$). On peut remarquer que la nouvelle expression est non seulement proche des constatations empiriques mais — si on admet que les salaires peuvent dépasser de façon permanente et croissante le minimum physiologique — elle est aussi plus proche du point de vue marxien, car elle refuse à l'action syndicale des possibilités auxquelles Marx ne croyait pas.

Tout cela nous montre aussi que, si la hausse continue des salaires infirme les prévisions de Marx, elle n'influence pas la structure de sa théorie de la valeur. Le rôle de cette divergence ne peut vraiment être apprécié que dans le cadre de sa théorie des crises.

14. Pour finir, on peut se demander dans quelle mesure la démonstration de la cohérence d'une théorie qui se situe sur le terrain de Marx (et des classiques) ne comporte pas implicitement une critique de la théorie dominante moderne. C'est-à-dire de la théorie qui affirme que la distribution du revenu est établie par la productivité marginale des facteurs de production. Il est connu que les marxistes ont toujours attaqué cette dernière en la dénonçant comme une idéologie qui correspond aux intérêts des capitalistes. Si on pouvait montrer que, indépendamment de cela, la théorie est incohérente, la critique deviendrait vraiment définitive.

Dans la préface de son ouvrage, Sraffa nous dit que son texte a été conçu de manière à pouvoir servir de base pour une critique de la théorie marginaliste des prix et de la distribution. Dans ce qui suit, la critique reste entièrement dissimulée dans les plis d'une série de propositions qui remettent sur pied d'une façon rigoureuse la ligne des classiques et de Marx. Mais entre-temps le mystère s'est fait moins épais.

La théorie dominante nous dit que le taux de profit est donné par le rapport existant à la marge entre le prix total du produit du capital et le capital. Mais en quoi le dénominateur est-il exprimé ? Si nous répondons : en prix, nous tombons victimes d'un raisonnement circulaire. Car les prix relatifs varient en fonction du taux de profit, la grandeur qu'il s'agit justement de déterminer. On est alors amené à affirmer que le capital est défini par une unité indépendante du taux de profit. Les marginalistes ont fait beaucoup d'efforts pour arriver à trouver cette unité, mais sans succès ¹. Cela n'est pas surprenant. Car les biens qui composent la capital sont des biens produits (le processus de production, comme le souligne non par hasard le titre du livre de Sraffa, consiste dans la « production de marchandises par des marchandises ») et en tant que biens produits ils ne peuvent pas échapper à l'effet des variations du taux de profit. L'explication marginaliste du taux de profit est donc condamnée à la circularité. Ce défaut fondamental a des conséquences désastreuses sur le reste de l'analyse marginaliste ².

Aujourd'hui, il semble bien qu'une explication cohérente de la distribution ne peut être donnée que sur le terrain des théories du surplus. Il apparaît ainsi que, dans leurs attaques contre la théorie de Marx, Böhm-Bawerk et ses disciples avaient fini par jeter l'enfant avec l'eau du bain (Marx aurait ajouté que c'était justement ce qu'ils voulaient).

¹ Pour un examen critique des plus sérieuses parmi ces tentatives, cf. P. GAREGNANI: *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, Milan, 1960.

² Cf. « Paradoxes in Capital Theory: A Symposium », *Quarterly Journal of Economics*, nov. 1966, et en particulier les contributions de Pasinetti, Samuelson et Garegnani.

